

je ne vois rien près d' eux, ni paquets ni provisions. Comment a-t-on laissé de pauvres petits êtres, si jeunes, seuls, sur une grande route ? Que faire ? Les laisser ici, c'est vouloir leur mort. Les emmener ? J'ai loin à aller et je suis à pied : ils ne pourraient me suivre. »

Pendant que l'homme réfléchissait, le chien s' impatientait ; il commençait à aboyer ; ce bruit réveilla le frère aîné ; il ouvrit les yeux, regarda le voyageur d'un air étonné et suppliant, puis le chien qu'il caressa en lui disant :

« Oh ! tais-toi, tais-toi, je t'en prie ; ne fais pas de bruit, n'éveille pas le pauvre Paul qui dort et qui ne souffre pas. Je l'ai bien couvert, tu vois ; il a bien chaud.

— Et toi mon pauvre petit, dit l'homme, tu as bien froid ?

L'ENFANT.

Moi, ça ne fait rien ; je suis grand, je suis fort ; mais lui il est petit ; il pleure quand il a froid, quand il a faim.

L'HOMME.

Pourquoi êtes-vous seuls ici tous les deux ?

L'ENFANT.

Parce que maman est morte et papa a été pris par des gendarmes, et nous n'avons plus de maison et nous sommes tout seuls.

L'HOMME.

Pourquoi les gendarmes ont-ils emmené ton papa ?

L'ENFANT.

Je ne sais pas ; peut-être pour lui donner du pain ; il n'en avait plus.

L'HOMME.

Qui vous donne à manger ?

L'ENFANT.

Ceux qui veulent bien.

L'HOMME.

Et toi, tu ne manges donc pas tous les jours ?

L'ENFANT.

Oh ! moi, ça ne fait rien, puisque je suis grand.

L'homme était bon, il se sentit très ému de ce mouvement fraternel et se décida à emmener les enfants avec lui jusqu'au village voisin.

« Je trouverai, se dit-il, quelque bonne âme qui les prendra à sa charge, et quand je reviendrai, nous verrons ce qu'on pourra en faire ; le père sera peut-être de retour.

L'HOMME.

Comment t'appelles-tu, mon pauvre petit ?

L'ENFANT.

Je m'appelle Jacques, et mon frère, c'est Paul.

L'HOMME.

Eh bien, mon petit Jacques, veux-tu que je t'emmène ? j'aurai soin de toi.

L'ENFANT.

Et Paul ?

L'HOMME.

Paul aussi ; je ne voudrais pas le séparer d'un si bon frère. Réveille-le et partons.

JACQUES.

Mais Paul est fatigué ; il ne pourra pas marcher aussi vite que vous.

L'HOMME.

Je le mettrai sur le dos de Capitaine ; tu vas voir.

Le voyageur souleva doucement le petit Paul toujours endormi, le plaça à cheval sur le dos du chien en appuyant sa tête sur le cou de Capitaine. Ensuite, il ôta sa blouse, qui couvrait sa veste militaire, en enveloppa le petit comme d'une couverture, et, pour l'empêcher de tomber, noua les manches sous le ventre du chien.

« Tiens, voilà ta veste, dit-il à Jacques en la lui rendant ; remets-la sur tes pauvres épaules glacées, et partons. »

Jacques se leva, chancela et retomba à terre ; de grosses larmes roulèrent de ses yeux ; il se sentait faible et glacé, et il comprit que lui non plus ne pourrait pas marcher.

L'HOMME.

Qu'as-tu donc, mon pauvre petit ? Pourquoi pleures-tu ?